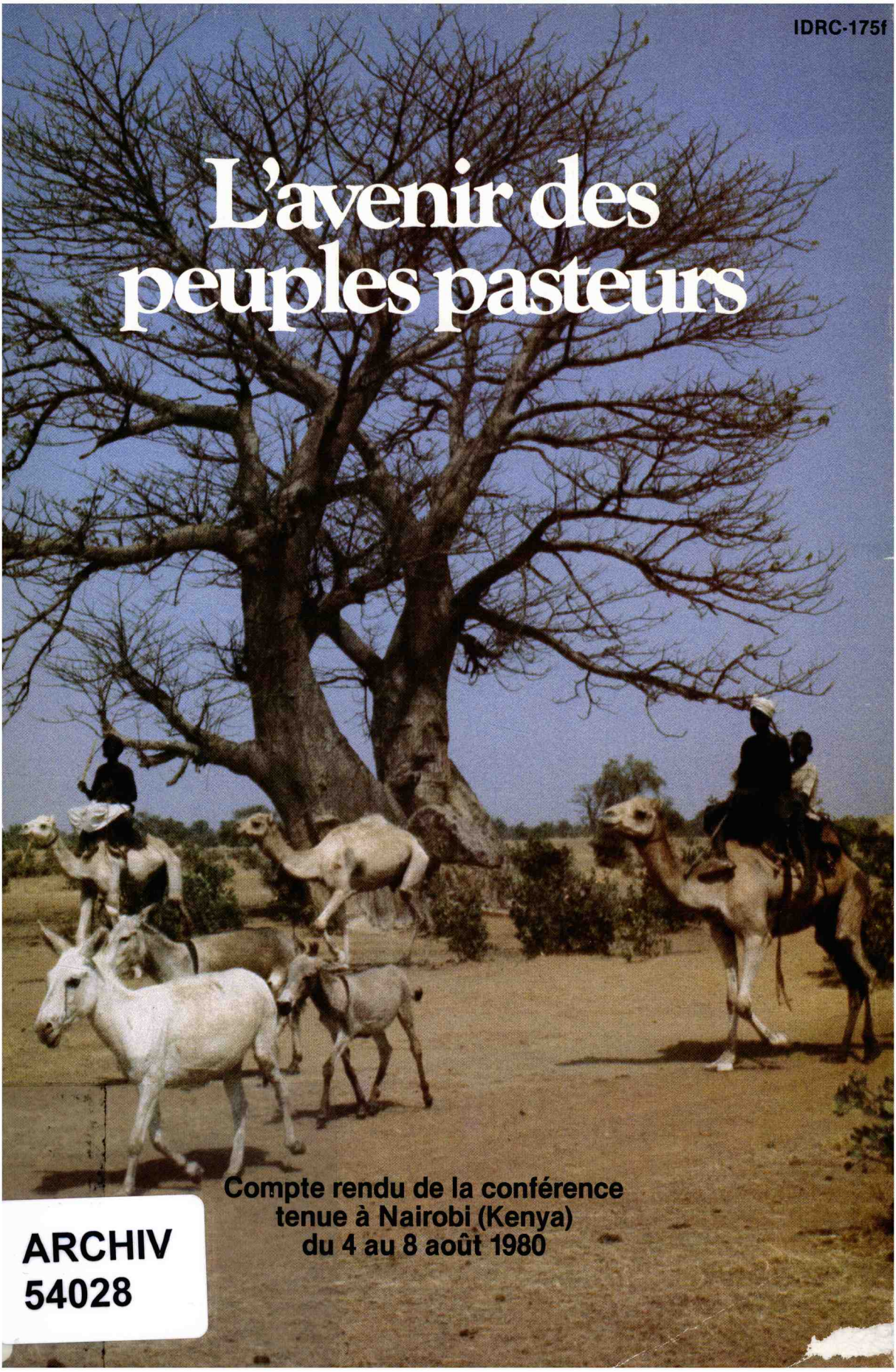
IDRC-175f

L'avenir des peuples pasteurs

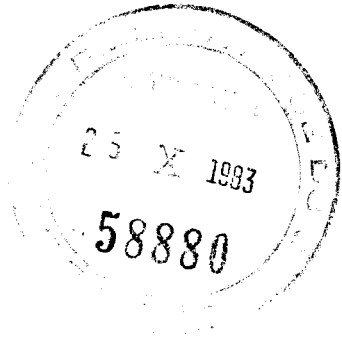


Compte rendu de la conférence tenue à Nairobi (Kenya) du 4 au 8 août 1980

ARCHIV
54028

34028

l'avenir des peuples pasteurs



ARCHIV
397
= 2F

Le Centre de recherches pour le développement international, société publique créée en 1970 par une loi du Parlement canadien, a pour mission d'appuyer des recherches visant à adapter la science et la technologie aux besoins des pays en voie de développement; il concentre son activité dans cinq secteurs : agriculture, alimentation et nutrition; information; santé; sciences sociales; et communications. Le CRDI est financé entièrement par le Parlement canadien, mais c'est un Conseil des gouverneurs international qui en détermine l'orientation et les politiques. Établi à Ottawa (Canada), il a des bureaux régionaux en Afrique, en Asie, en Amérique latine et au Proche Orient.

© Centre de recherches pour le développement international, 1983
Adresse postale : B.P. 8500, Ottawa (Canada) K1G 3H9
Siège : 60, rue Queen, Ottawa

Galaty, J.G.
Aronson, D.
Salzman, P.C.
Chouinard, A.

Commission on Nomadic Peoples, Montreal, Que. CA
University of Nairobi, Institute for Development Studies, Nairobi KE

IDRC-175f

L'avenir des peuples pasteurs : compte rendu de la conférence tenue à Nairobi, Kenya, 4-8 août 1981. Ottawa, Ont., CRDI, 1983. 432 p. : ill.

/Nomades/, /nomadisme/, /population rurale/, /stratégie de développement/, /Afrique orientale/, /Afrique occidentale/, /Moyen Orient/ – /anthropologie/, /développement rural/, /planification du développement/, /cheptel/, /agroéconomie/, /femmes/, /équilibre écologique/, /production animale/, /établissements humains/, /rapport de conférence/, /liste des participants/.

CDU: 397.7 ISBN: 0-88936-383-8

Édition microfiche sur demande

This publication is also available in English.

IDRC-175f

l'avenir des peuples pasteurs

compte rendu de la conférence tenue à nairobi (kenya)
du 4 au 8 août 1980

Rédacteurs : John G. Galaty, Dan Aronson,
Philip Carl Salzman,

Commission des peuples nomades, aux bons soins du Département d'anthropologie, Université McGill, 855, rue Sherbrooke ouest, Montréal (Canada)

et Amy Chouinard

Division des communications, Centre de recherches pour le développement international, Ottawa (Canada)

Sous l'égide de la Commission des peuples nomades de l'Union internationale des sciences anthropologiques et ethnologiques, en collaboration avec l'Institute for Development Studies de l'Université de Nairobi et l'aide du Centre de recherches pour le développement international (Ottawa), du Conseil international des sciences sociales (Paris), de la Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research (New York) et de l'Université McGill (Montréal).

table des matières

avant-propos 7

liste des participants 11

priorités de recherche et développement pastoral : que faire? 15

discours d'ouverture 29
l'avenir des peuples pasteurs **R.S. Musangi** 32
quelques observations au sujet du rôle des conseillers et des avocats **Philip Carl Salzman** 34

le rôle de l'anthropologie en matière de développement pastoral 41
le développement des pasteurs nomades : qui en bénéficie? **Dan R. Aronson** 44
l'approche anthropologique du développement économique **Walter Goldschmidt** 55
priorités de recherche en matière d'études pastorales : plan des années 1980 **Michael M. Horowitz** 65
élevage et mode de vie : répertoire des années 1980 **Daniel G. Bates et Francis Paine Conant** 96
l'échec des programmes de développement économique pastoral en afrique **Walter Goldschmidt** 110
l'anthropologue en tant que médiateur **Emanuel Marx** 129

l'économie politique du pastoralisme 139
les facteurs politiques déterminant l'avenir des peuples pasteurs **Philip Carl Salzman** 142
les troupeaux, le commerce et les céréales : une vision régionale du pastoralisme **Anders Hjort** 147
l'évolution des politiques de développement des régions pastorales du kenya **S.E. Migot-Adholla et Peter D. Little** 157
les retombées théoriques des stratégies de développement pastoral en afrique orientale **Peter Rigby** 172
l'espace pastoral du gourma malien : l'occupation humaine et animale **André Bourgeot** 181
l'éducation des pasteurs nomades : la planification du développement par tâtonnement **John A. Nkinyangi** 201

l'économie du pastoralisme 217
la production dans les sociétés pastorales **Gudrun Dahl** 220
l'élevage en tant que source de nourriture et de revenus **H.K. Schneider** 232
les institutions économiques et la gestion des ressources pastorales : considérations liées à la stratégie de développement **Peter N. Hopcraft** 248

consommation et commercialisation des produits pastoraux chez les kel tamacheq de la boucle du niger (mali) **Ahmed Ismail Ag Hama** 270
les femmes et le développement pastoral : orientations prioritaires de la recherche en sciences sociales **Vigdis Broch-Due, Elsie Garfield et Patti Langton** 277
changements récents des systèmes bédouins de production de bétail dans la steppe syrienne **Faik A. Bahhady** 285

le rôle du gouvernement dans le développement pastoral 295
organisation du rôle du gouvernement dans le secteur pastoral **Stephen Sandford** 298
organisations pour le développement pastoral : contextes de causalité, changement et évaluation **John G. Galaty** 313
sédentarisation des bédouins : structure organisationnelle, juridique et administrative en jordanie **Kamel S. Abu Jaber et Fawzi A. Gharaibeh** 324
sédentarisation des nomades au soudan **Mustafa Mohamed Khogali** 333
sédentarisation des pasteurs nomades et pastoralisation des agriculteurs au mali **Salmane Cissé** 351
développement du bétail et exploitation des pâturages au nigéria **Moses O. Awogbade** 358
politique de planification et société bédouine dans l'émirat d'oman **Mohsin Jum'a Mohammed** 368

le processus de recherche : stratégies, buts et méthodes 371
méthode d'inventaire et de contrôle des processus de l'écosystème pastoral **H.J. Croze et M.D. Gwynne** 374
les modèles indigènes temporels et spatiaux comme clé des études écologiques et anthropologiques **Rada Dyson-Hudson** 388
recueil et interprétation des données quantitatives dans les sociétés pastorales : réflexions sur certains cas étudiés en éthiopie **Ayele Gebre Mariam** 395
pertinence du passé dans les projections relatives aux peuples pastoraux **Daniel Stiles** 407

ouvrages de référence 417

la production dans les sociétés pastorales

Gudrun Dahl, *Département d'anthropologie sociale, Université de Stockholm, Stockholm (Suède)*

Les premières études du pastoralisme, réalisées principalement par des anthropologues, s'intéressaient avant tout aux valeurs et aux comportements des pasteurs et non à l'économie pastorale, ce qui fait que l'on a mis longtemps à comprendre cette dernière. Il en est résulté une image populaire du pastoralisme qui reste largement empreinte de stéréotypes sur l'irrationnalité, le conservatisme et « le complexe du bétail » des pasteurs; caractéristique qui continue à être utilisée pour expliquer chez les pasteurs des comportements tels que l'accumulation du bétail ou la « courbe perverse de l'offre » face aux prix pratiqués sur le marché.

Au cours des 10 dernières années, les anthropologues, mais aussi les géographes et d'autres spécialistes des sciences sociales, ont fait de nombreux efforts pour replacer le comportement pastoral dans son contexte général. L'une des façons d'y parvenir consiste à mettre l'accent sur la production et sur les aspects économiques. Selon cette approche, les valeurs des pasteurs sont importantes car ce sont elles qui déterminent les objectifs de production et de consommation ainsi que l'orientation prise par la vie des gens. Il n'en reste pas moins que les méthodes pratiquées par les pasteurs sont aussi régies par tout un ensemble de connaissances générales sur les différents risques encourus et par des connaissances techniques plus précises des sols, de la qualité de l'eau, de la botanique, des maladies animales et de la météorologie. Enfin, les activités pastorales sont fondamentalement limitées par des impératifs matériels tels que disponibilité de la main-d'oeuvre, ressources naturelles de base (pâturages, eau et minéraux par exemple) et par le meilleur mélange d'espèces au sein des troupeaux. La société pastorale tourne autour des problèmes de reproduction, de soins et de distribution de ses ressources. En conséquence, l'analyse de la société pastorale doit partir d'une telle optique. En d'autres termes, même si le comportement social et culturel n'est pas directement lié à la base économique, il peut être utile d'étudier de près cette relation. Cette façon d'aborder la culture a été prédominante récemment dans le domaine de la « pastorologie », parce que « davantage que les peuples ayant choisi d'autres types d'adaptation, les nomades sont limités et conditionnés par des facteurs écologiques, par leurs cultures et leur organisation sociale. . . » (Salzman 1967:121).

Quelle que soit l'importance historique de l'écologie, elle prend de moins en moins de place dans l'orientation actuelle de la vie pastorale; les facteurs politiques et économiques qui placent la société pastorale dans un cadre national et international sont, à mon avis, plus importants pour l'avenir du pastoralisme.

Lorsqu'ils étudient la production pastorale, de nombreux « pastorologues » qui, comme moi, ont une formation relevant de l'anthropologie sociale, se sentent obligés de traiter davantage des problèmes purement techniques du pastoralisme que ne le fait traditionnellement cette discipline, estimant que les sciences pasto-

rales ont négligé pendant longtemps d'étudier les conditions régissant à la base l'élevage pastoral. Avant la sécheresse du Sahel, les sciences plus techniques ne semblaient absolument pas vouloir entamer le monopole des anthropologues en ce qui concerne les études pastorales. L'un des effets positifs de la sécheresse a été de modifier cette attitude. Les intérêts commerciaux n'en continuent pas moins à régir en grande partie les recherches agricoles effectuées sous les tropiques, soit en les finançant directement, soit en les orientant en faveur des productions commerciales. De toute évidence, on a négligé d'accorder des crédits au titre de la recherche fondamentale s'appliquant aux économies de subsistance et l'on s'aperçoit immédiatement de l'existence de ce préjugé dans les publications portant sur l'élevage et les sciences vétérinaires, qui consacrent un très petit nombre de pages à la production laitière des chèvres ou aux difficultés de l'élevage des chameaux comparativement à la quantité d'articles qu'elles publient sur les bovins. Le programme de recherche sur les chameaux qui a été lancé récemment par la Fondation internationale des sciences en est un exemple caractéristique puisque l'objectif expressément cité du Comité directeur consistait à accroître la part des chameaux dans la production commerciale.

On peut expliquer en partie cette domination exercée par l'anthropologie dans le domaine de la « pastorologie » par le fait que cette discipline est presque la seule qui s'est fait un devoir intellectuel de partager les conditions de vie d'autrui pendant un certain temps (même si la pratique n'est que superficielle). Toutefois, je suis heureuse de constater qu'au moins quelques études plus terre à terre de la production pastorale semblent être en cours, plus particulièrement ici au Kenya, je pense à des études telles que celles qui ont été entreprises par David Western chez les Masaï mais aussi à un certain nombre de recherches entreprises dans les régions Turkana et Marsabit.

A mon avis, il est nécessaire d'effectuer des recherches dans le domaine des sciences ethnologiques du milieu pastoral. Des études purement descriptives des systèmes de classification ethnologique, de l'ethnobotanique, etc., sans être des succès universitaires, sont nécessitées d'urgence. Nous en avons besoin pour établir une plateforme de communication raisonnable avec les pasteurs et pour bien apprécier toute la masse de connaissances utiles de ces derniers. On me dira que ces études ne sont pas du ressort des anthropologues mais il ne faut pas oublier qu'il est de leur devoir d'intéresser les botanistes, le personnel de l'élevage, etc. à ces questions.

Je ne pense pas nécessairement que les anthropologues doivent éviter les sujets techniques. Dans la mesure où d'autres disciplines entretiennent un préjugé défavorable vis-à-vis des recherches extensives exécutées au niveau local, j'estime que les anthropologues doivent continuer à s'en charger et il se pourrait bien que ce soit là la seule façon de faire communiquer entre elles les différentes disciplines. Néanmoins, la principale contribution des anthropologues se situe au niveau de l'analyse des éléments sociaux dans la production, dans la répartition des capitaux et des ressources matérielles et dans l'organisation et la reproduction du travail. En outre, il est possible que bientôt ils aient de nouveau leur mot à dire au sujet des valeurs et des comportements des pasteurs. J'ai l'impression qu'une grande partie de ce que l'on a dit et écrit au sujet de ces valeurs a été tirée des effets globaux du comportement pastoral vu de l'extérieur du système (offre de bétail dans les marchés saisonniers, profil de surexploitation des pâturages, etc.) et non après avoir étudié de près les modèles économiques.

Alors que l'on comprend davantage la production pastorale, il est temps désormais que les anthropologues considèrent d'un oeil nouveau le système de valeurs tel qu'il est formulé en termes locaux, le système de production servant de

toile de fond. Que signifient « l'accumulation », le prestige, la générosité, les ventes, le capital, la croissance, la continuité, la sécurité, la folie économique, l'investissement, la solidarité, etc. pour un Bedawie, un Turkana ou un Barabaig? Quelles sont les expressions symboliques de la réalité économique et écologique du pastoralisme qui le lient à des systèmes de pensée plus large?

Chacun des groupes pasteurs auxquels s'intéressent les différents participants à cette conférence possède un patrimoine culturel digne d'intérêt. En tant qu'anthropologues, il nous appartient de le consigner ou de favoriser les conditions économiques qui permettront à des chercheurs locaux d'étudier les traditions avant qu'elles ne soient oubliées. Toutefois, les anthropologues sont souvent accusés d'être des conservateurs, cherchant à tout prix à préserver les sociétés et les cultures traditionnelles dans un état immaculé comme s'il s'agissait d'oeuvres d'art vénitiennes ou des trésors d'Abou-Simbel. A mon avis, ce qui doit nous inciter avant tout à nous préoccuper du pastoralisme, c'est qu'il semble avoir réussi à nourrir de manière assez efficace les gens concernés pendant des siècles. Il nous faut donc préciser dans quelles conditions il va pouvoir continuer à fonctionner ou trouver des solutions de remplacement qui procureront des emplois et utiliseront rationnellement les ressources fourragères.

Il n'est pas bon d'idéaliser le passé. Nombre d'auteurs nous parlent des mécanismes de régulation sévères qui, autrefois, se chargeaient d'équilibrer le rapport entre les populations humaine et animale et les ressources en pâturages, citant les épidémies, la famine, l'expansion territoriale, les guerres de voisinage, l'expulsion des éléments non viables du système (Haaland, 1975), etc. La plupart d'entre nous estiment qu'un système qui doit faire appel régulièrement à la famine pour fonctionner n'est pas moralement acceptable. Nous n'en devons pas moins reconnaître que nous savons peu de choses sur l'histoire du pastoralisme et sur l'effet comparé des mécanismes régulatoires du passé et ceux d'aujourd'hui.

Dans quelle mesure cette régulation doit-elle être attribuée à de terribles catastrophes ou à des processus plus subtils? C'est là un sujet de spéculation personnelle. Ainsi par exemple, il est possible que les troupeaux aient été décimés par la famine mais il est tout aussi plausible que le bétail ait été décimé pendant les années difficiles du fait de l'augmentation des abattages et de la réduction de la fécondité. L'expansion territoriale a pu prendre la forme de guerres sanglantes (certainement moins dévastatrices que celles d'aujourd'hui) ou il se peut que l'on ait assisté à un changement plus progressif de domination politique d'un groupe ethnique sur l'autre et à une migration ou à une assimilation des différents groupes plutôt qu'à des conquêtes à grande échelle. Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'apport des sciences vétérinaires dans les régions purement pastorales compense véritablement l'introduction de maladies épidémiques non autochtones telles que la peste porcine qui a eu lieu sous la colonisation européenne.

L'histoire des événements météorologiques peut parfois être restituée par la végétation; la tradition orale nous signale l'apparition de grandes catastrophes telles que sécheresse et épidémies. Il n'en reste pas moins difficile d'évaluer avec précision la portée des famines périodiques. La sécheresse n'est pas un phénomène objectif qui dépend uniquement de facteurs climatiques; ses conséquences peuvent être graves ou ne pas l'être suivant les possibilités de récupération et l'état de santé général d'une société.

Ce qui est certain, c'est que sur de grandes étendues dans lesquelles le pastoralisme se pratique toujours, le bétail est élevé par les pasteurs nomades depuis deux millénaires au moins sans que la base écologique ne se soit complètement dégradée. Aujourd'hui, le pastoralisme nomade, en tant que système d'alimentation, présente des signes graves de rupture; l'appauvrissement des

hommes et la dégradation des terres en sont les principaux indices. Ce n'est pas une coïncidence que de constater qu'au cours du XXe siècle les effets du système économique occidental se font sentir dans les villages les plus reculés du monde et que les ressources pastorales semblent avoir donné tout ce qu'elles pouvaient donner. Il nous faut éviter de confondre les inconvénients d'une pratique traditionnelle avec les symptômes que présente une base de ressources modifiée et il nous faut examiner avec plus d'impartialité pour quelle raison ce système de subsistance est soumis à des crises répétées à l'heure actuelle.

le problème de la continuité

L'aridité générale et l'irrégularité de la pluviométrie figurent parmi les principales caractéristiques du système de production pastorale. Le système pastoral doit faire face non seulement à d'énormes changements climatiques saisonniers mais aussi à des années anormales de sécheresse (ou de pluie excessive) qui sont souvent aussi fréquentes que les années de pluviométrie moyenne.

Face à ces incertitudes climatiques et au caractère aléatoire de la richesse se présentant sous forme de bétail, le grand problème des pasteurs est celui de la continuité. Bien plus que les agriculteurs, ils risquent constamment de perdre la totalité de leur capital et de leurs biens de production : ils doivent consacrer une grande partie de leurs efforts à garantir la reconstitution de leurs troupeaux et à sauvegarder la production future de lait plutôt que d'optimiser leur consommation ou leurs profits immédiats.

Dans nombre de sociétés pastorales, ce risque de perte constant peut être considéré comme une institution du système social. L'une des différentes fonctions rituelles, politiques, juridiques et économiques des groupements de descendants consiste à s'assurer mutuellement contre les catastrophes et à redistribuer les capitaux à ceux qui ont perdu leur bétail. Le propriétaire de troupeaux adapte non seulement l'organisation de son troupeau aux risques encourus mais entretient par ailleurs des liens d'échange du bétail (amitié entre éleveurs) ou de partage mutuel des risques visant à créer une propriété commune fondée sur l'entente ou à pouvoir réclamer directement une certaine partie des troupeaux (Dahl et Hjort, 1979). Les succès d'une telle entreprise dépendent souvent de la richesse du propriétaire de troupeau à l'origine, même si la plupart des cultures pastorales de l'Afrique orientale rendent ostensiblement hommage aux gens généreux.

En ce qui concerne le propriétaire de troupeau individuel, la continuité se traduit obligatoirement par ailleurs dans la composition du troupeau du ménage; toute altération de la composition du troupeau due aux sécheresses ou aux guerres peut bouleverser l'économie bien après le retour de la pluie ou de la paix. Lorsque l'on se rend compte de l'importance de la continuité, tant au niveau de la production laitière qu'à celui de la production et de la survie des veaux, on est en mesure par ailleurs d'apprécier la nécessité de mieux comprendre la « démographie » de l'élevage, non seulement en ce qui a trait à son évolution en chiffres absolus mais aussi aux changements de structure interne auxquels les troupeaux sont soumis (Dahl et Hjort, 1976).

La connaissance des processus démographiques s'appliquant au bétail s'est améliorée au cours des dix dernières années. On s'est aperçu qu'il était plus difficile qu'on ne le pensait jusqu'alors de constituer de gros troupeaux en faisant uniquement appel à la reproduction; les taux de croissance anormalement élevés que l'on enregistre principalement après les périodes de sécheresse ont été jugés

inadaptés à des prévisions d'accroissement des troupeaux sur une longue période. On s'est aperçu par ailleurs que la différence de croissance des troupeaux de chameaux, de bovins et de petit bétail avait un effet sur l'organisation économique et sur les systèmes de valeurs préconisés par les pasteurs se spécialisant dans une seule espèce. Les modèles de reconstitution de la dynamique interne des troupeaux ont réalisé des progrès, mais il reste beaucoup à faire dans ce domaine si l'on veut qu'ils deviennent plus précis et étudier par exemple la fertilité, la fécondité et la mortalité du bétail suivant son âge. Il est nécessaire par ailleurs de réaliser de nombreuses études pratiques et démographiques à long terme sur les troupeaux et sur les liens existant entre leur composition et les fluctuations climatiques. Des études assurant le suivi de ces mêmes troupeaux sur plusieurs années sont aussi absolument nécessaires; elles devraient reposer sur une base institutionnelle suffisamment élargie pour ne pas dépendre de l'enthousiasme ou de l'ennui d'un chercheur particulier et être libérées des contraintes liées à la planification de la recherche qui découlent automatiquement de la façon dont les recherches individuelles sont généralement financées.

Même lorsqu'il est la base du régime alimentaire, le lait n'est pas généralement disponible en même quantité toute l'année. La production de lait enregistre des baisses, en partie parce que les animaux ne naissent pas et n'ont pas des périodes de lactation uniformément réparties tout au long de l'année, et en partie parce que la qualité et la quantité du fourrage ne sont pas toujours les mêmes. La production de lait a tendance à être faible lorsque la demande de main-d'oeuvre est élevée. Ce problème se fait particulièrement sentir dans les régions n'ayant qu'une seule saison des pluies. Des problèmes du même type se produisent aussi dans les zones ayant deux saisons lorsque l'une des saisons des pluies ne donne pas les résultats prévus; ainsi par exemple, un cycle d'élevage monosaisonnier peut résulter de la sécheresse et durer quelques années (Dahl et Hjort, 1979). Seul de toutes les espèces utilisées par les pasteurs africains, le chameau donne du lait toute l'année. Toutefois, le profil de lactation des chameaux est plus sensible aux aléas que celui des vaches du fait de la longueur de la période séparant deux naissances.

Le fait de combiner petit et gros bétail permet de régulariser dans une certaine mesure l'approvisionnement en lait du fait de l'existence de profils de lactation différents et parfois complémentaires (Dahl et Hjort, 1976). Cette association offre aussi l'avantage de compléter facilement le régime alimentaire avec un apport de viande lors de la saison creuse. L'abattage de boeufs ou le prélèvement de sang pendant la saison sèche joue aussi ce rôle, de même que l'agriculture « risquée » ou l'importation de céréales. Là encore, le fait que la période de difficulté alimentaire des pasteurs coïncide avec celle qui exige le plus de main-d'oeuvre, constitue l'un des problèmes les plus urgents à résoudre et dont il faudra tenir compte dans toutes les tentatives de développement visant à améliorer les conditions de vie des pasteurs.

les stratégies visant à la sécurité

Quels sont les moyens les plus importants qui permettent aux éleveurs de limiter leurs risques? Quelles sont les principales stratégies d'élevage et de gestion des troupeaux? Je pense qu'il s'agit de la mobilité du bétail, de la diversification des espèces, de la dispersion des troupeaux et de la maximisation de la taille des troupeaux. La mobilité du bétail est le moyen qui apparaît le plus évident et c'est elle qui a le plus attiré l'attention des observateurs extérieurs. Ses principaux

objectifs sont de s'assurer que le bétail va être en mesure de tirer parti de pâturages frais et riches en protéines, d'obtenir un apport suffisant des différents sels minéraux indispensables, d'éviter la surexploitation des pâturages et de se soustraire aux insectes porteurs de maladies.

Les géographes et les anthropologues se sont efforcés de classer les familles et les sociétés pastorales selon leur type de déplacement. Ces déplacements sont régis principalement par le caractère plus ou moins prévisible des pluies saisonnières et par l'existence de pâturages qui peuvent permettre ou non de monopoliser certaines voies de migration. Si l'on enregistre régulièrement des modifications saisonnières, la transhumance a lieu le long de voies étroites et fixes de migration entre les pâturages de la saison sèche et les pâturages de la saison humide. Par contre, si la pluviométrie fluctue énormément, comme au nord du Kenya par exemple, on assiste à un type de migration toujours changeant entre les pâturages de la saison sèche et ceux de la saison humide. La mobilité du bétail entraîne la mobilité des hommes, mais pas nécessairement de l'ensemble des ménages.

Plusieurs types de mobilité différente sont souvent représentés en même temps, comme dans le cas particulier où le troupeau est divisé en bétail laitier et en bétail de jachère (Dahl et Hjort, 1976). Le bétail laitier reste près du campement et ne fait que de courts déplacements quotidiens pour paître et boire ; le campement n'est que rarement déplacé, au bout de quelques semaines ou même d'une année. Le bétail de jachère ne donne pas de lait et n'est pas indispensable à la consommation de la famille ; il est donc constamment à la recherche des meilleurs pâturages.

La mobilité du bétail est probablement la condition de base d'un pastoralisme non destructeur : condition remise en cause dans de nombreux endroits par la création de réserves de gibier et de ranchs commerciaux ou par l'extension de l'agriculture sur terre sèche ou irriguée, entraînant une perte de ressources vitales en cas de sécheresse. La mobilité exige par ailleurs beaucoup de main-d'oeuvre et rend donc sensibles les gardiens de troupeaux à tout bouleversement de l'approvisionnement alimentaire local, qui les oblige en cas de pénurie à quitter de façon temporaire ou permanente une région donnée. Il en résulte un cercle vicieux : une diminution du personnel qui entraîne une réduction de la mobilité qui, à son tour, fait encore baisser le nombre de personnes disponibles, et ainsi de suite. La mobilité est par ailleurs sensible aux troubles politiques et à la réglementation de la sécurité. Le rôle joué par les chameaux pour assurer la mobilité des autres types de troupeaux constitue un domaine d'étude important mais longtemps négligé qui a attiré l'attention d'une équipe de l'UNESCO dans le nord du Kenya.

La diminution de la mobilité se traduit par des signes tels que la surexploitation des pâturages près des points d'eau permanents. La surexploitation des pâturages est généralement interprétée comme étant un symptôme d'accumulation excessive de bétail. Je dirai que la pénurie de main-d'oeuvre et que la perte de terres en sont des raisons au moins aussi fréquentes que celles citées par Pratt et Gwynne (1977) dans leur ouvrage récent sur l'écologie des terres à pâturages dans l'Afrique orientale. Ces auteurs notent que la surexploitation des pâturages peut être due à la présence d'une population humaine excessive et à la nécessité de conserver suffisamment d'animaux pour survivre ou bien à une suraccumulation du bétail comparativement aux besoins.

La diversification des troupeaux est la combinaison de différentes espèces au sein d'un même troupeau. Elle s'explique par le fait que les bovins, les chèvres, les chameaux et les moutons répondent à des besoins différents et n'ont pas les

mêmes rythmes de production de lait, de viande, de laine, de graisse et de sang. La diversification des troupeaux est avantageuse car elle permet aux familles de pasteurs de prolonger la période pendant laquelle le lait est disponible. Elle lui offre par ailleurs la possibilité de diminuer ses risques de perte totale car les différentes espèces ne présentent pas les mêmes risques de maladie. Elle permet enfin d'utiliser plus efficacement les ressources en pâturages disponibles, les différentes espèces ayant des habitudes différentes et ne se recouvrant pratiquement pas lorsqu'il s'agit de manger l'herbe et de dépouiller les arbustes. Après une sécheresse, il est plus facile de reconstituer un troupeau composé de petit bétail dont la petite taille et la vitesse de reproduction sont un atout important face au capital moins liquide que constituent les bovins ou les chameaux.

Comme pour la mobilité du bétail, l'inconvénient de la diversification est le coût de la main-d'oeuvre; normalement, chaque catégorie de bétail exige son propre personnel et cet impératif peut venir s'ajouter aux contraintes dues au fait que, même à l'intérieur d'une même espèce, tous les animaux ne peuvent pas être traités de la même manière. C'est ainsi que les bovins ne donnant pas de lait pourront avoir besoin de leur propre gardien de troupeau, les vaches laitières d'un autre, les veaux déjà âgés d'un troisième et les nouveau-nés ou les bêtes malades d'un quatrième. Les besoins de main-d'oeuvre expliquent entre autres pour quelle raison, même s'il est fréquent que le petit bétail et les bovins ou les chameaux soient réunis au sein d'un même troupeau, il est difficile pour un ménage d'élever à la fois des chamelles et des vaches laitières; le phénomène est rare, même dans les régions où des pâturages existent pour ces deux espèces. Parfois, des chameaux accompagnent les bovins et servent au transport mais il est rare que ces deux espèces soient élevées ensemble. Une bête de somme exige moins de travail qu'un animal destiné à la reproduction. Il serait peut-être préférable de ne pas appliquer la notion de diversification dans ces cas là mais plutôt de la réserver à la combinaison de deux espèces (ou davantage) élevées localement et destinées à la production alimentaire.

La troisième méthode de réduction des risques, soit la dispersion des troupeaux, se réfère à la pratique qui consiste à répartir le troupeau entre plusieurs localités de façon à minimiser les risques locaux de maladie ou de vol. Souvent, il s'agit là du résultat de considérations personnelles plutôt que d'une véritable pratique : répartition de prêts sous forme de bétail, division de la propriété en deux ou plusieurs troupeaux ou même subdivision de ménages entiers entre deux villages.

La quatrième stratégie de réduction des risques, qui découle partiellement des autres, consiste à garder autant de femelles que possible. Cette stratégie est étroitement liée au rendement de la production; comme l'indique la communication de Hjort à cette conférence, la taille minimale du troupeau dont a besoin une famille est en soi assez grande. Dans la pratique, ce troupeau aurait une taille supérieure au minimum nécessaire afin de prévoir une marge suffisamment importante pour assurer dans l'immédiat l'alimentation des pasteurs après une grande perte ainsi que la reconstitution à long terme des troupeaux. Il y a là par ailleurs une garantie statistique puisque, plus la taille du troupeau est importante, moins sa composition risque d'être faussée : trop de bouvillons ou la totalité des vaches se tarissant en même temps, par exemple.

L'adaptation à l'insécurité dépend des dispositifs consommateurs de main-d'oeuvre. Un gros troupeau peut impliquer davantage de main-d'oeuvre et, par conséquent, rendre possible la fourniture de soins spécialisés à différentes catégories de bétail. Il est tout à fait logique du point de vue individuel d'envisager l'expansion du troupeau en même temps que celle de la main-d'oeuvre placée

sous son contrôle. Le prestige, que l'on avait pris l'habitude de considérer comme l'élément moteur de la volonté d'expansion n'en est qu'une composante et il réside autant dans l'aptitude à se montrer généreux et à jouir d'une situation assurée en tant qu'administrateur d'un gros troupeau et d'un grand nombre de gens que dans la simple accumulation du bétail.

La logique de l'économie et de l'élevage individuel favorise l'accumulation de gros troupeaux, mais peut-on dire que les pasteurs accumulent au sens d'entretenir des troupeaux beaucoup plus gros qu'ils n'en ont besoin pour assurer leur subsistance? Les provinces ou les districts des régions semi-arides en mesure de fournir des statistiques exactes concernant leur population humaine ou animale sont rares ou même inexistants, même si l'on reconnaît généralement que les cheptels ont enregistré partout une forte expansion dans les régions arides. Il est tout aussi difficile de recueillir des moyennes dignes de foi en ce qui concerne le rapport cheptel-population humaine et des estimations exactes en ce qui a trait à la répartition entre bétail destiné à la production et bétail conçu comme un bien en capital ne sont disponibles que pour certaines localités limitées. Là où l'on sait que la taille du cheptel est supérieure à ce que peuvent supporter les pâturages, on ne sait certainement pas s'il y a plus d'animaux que le minimum répondant aux besoins de la population ou si les troupeaux sont équitablement répartis ou au contraire détenus par une minorité riche.

Même lorsque les propriétaires de troupeaux sont prêts à divulguer le nombre de têtes de bétail qu'ils possèdent ainsi que la structure de la propriété qu'ils administrent de cette manière, le recueil de cette information est une tâche longue et ardue que la plupart des chercheurs détestent. Les crédits accordés au titre des recensements à grande échelle ou des reconnaissances aériennes ne suffisent jamais à obtenir tous les renseignements précis dont on a besoin. De là, le caractère toujours vague des relations existant entre ce que l'on appelle l'accumulation du bétail et la surexploitation des pâturages.

main-d'oeuvre, propriété et production pastorale

Les principales stratégies d'assurance pastorale, soit la diversification des espèces et la mobilité des troupeaux, favorisent la création de grandes entreprises de main-d'oeuvre. Toutes les tâches liées au pastoralisme ne sont pas physiquement aussi prenantes que celles qui concernent l'agriculture, mais le pastoralisme est une activité qui fait largement appel à la main-d'oeuvre parce qu'elle réclame la participation de nombreuses personnes, particulièrement si l'on veut accorder un traitement spécial aux différentes espèces en fonction de leur âge et de leur sexe de façon à répondre à leurs besoins précis et à leur permettre de se déplacer. En conséquence, la planification des systèmes de développement doit partir d'une unité plus large que l'unité familiale. La nécessité de s'intéresser davantage à la question de la main-d'oeuvre pastorale a été soulignée à cette conférence par Peter Rigby et Stephen Sandford, entre autres. Rigby insiste sur l'importance de l'évaluation de la rentabilité relative de la main-d'oeuvre dans l'agriculture et dans le système pastoral, affirmant que l'on doit s'efforcer d'estimer l'apport de la main-d'oeuvre dans la valeur des céréales et des produits du bétail. Sandford nous fait remarquer qu'il est nécessaire de disposer de données quantitatives plus précises sur les relations existant entre la taille des troupeaux et les exigences de la main-d'oeuvre. Mais il est aussi important de s'intéresser davantage aux aspects qualitatifs de l'organisation du travail. Un cadre d'études de la structure interne de la société pastorale et de son intégration dans un contexte plus large peut être

conçu à partir de questions simples consistant à se demander, par exemple, qui fait quoi et pour qui et quelles sont les personnes qui tirent profit de la main-d'oeuvre pastorale en termes de consommation alimentaire et d'accumulation du capital.

Le propriétaire de troupeau pastoral africain fait généralement appel à la main-d'oeuvre que représentent ses parents et ses alliés les plus proches. Les risques de détournement des produits ou de vol de bétail font que le propriétaire-administrateur exerce un fort contrôle social sur les exécutants des tâches pastorales. Il est plus facile de faire confiance à des gens avec lesquels on entretient des liens de solidarité réciproques ou sur lesquels on possède un certain contrôle, en ce qui a trait par exemple à leur héritage futur. En fait, nombre de groupes pastoraux indépendants constituent un regroupement de plusieurs familles qui ne sont pas viables en tant qu'organes distincts. Il s'agit parfois des familles des membres pauvres ou des clients du clan ou encore, des familles composées de femmes et d'enfants, liées entre elles au même homme qui peut être le père, le mari, le frère ou le fils.

L'unité propriétaire d'un troupeau ne peut s'administrer de manière indépendante que si le pasteur a accès à une main-d'oeuvre suffisante (fils, gendre, jeune frère, neveu ou client). Le cycle de développement de la famille est donc fondamental. Lorsqu'un propriétaire de troupeau est en mesure d'engager de la main-d'oeuvre à l'extérieur du foyer, la relation qu'il entretient avec ce travailleur prend souvent l'allure d'une parenté ou est renforcée par un mariage.

Le nombre de personnes dont on a besoin pour prendre soin d'un troupeau n'augmente pas uniformément avec la taille de celui-ci. Pour simplifier, il ne faut pas davantage de personnes pour s'occuper de 60 bovins que de 30. La quantité de personnel dépend de la combinaison du troupeau, des âges, des sexes et des espèces. Dans l'idéal, même les petits troupeaux sont mélangés et, par conséquent, les foyers riches pouvant se payer de la main-d'oeuvre sont en mesure de parvenir à une division précise du travail mais aussi disposent d'une marge théorique qui leur permet de rajouter des animaux à leurs troupeaux avec un coût de main-d'oeuvre faible. Les plus pauvres, qui ne peuvent entretenir un nombre suffisant de gardiens de troupeaux, s'allient à des propriétaires riches, rassemblant les deux troupeaux et s'assurant ainsi que leur bétail recevra des soins appropriés. Dans la pratique, c'est là une façon pour le propriétaire d'un gros troupeau d'acquérir de la main-d'oeuvre bon marché. Normalement, ce système permet aux ménages de pasteurs qui ne sont pas viables de rester au sein de la collectivité pastorale en se fondant à jamais au sein d'autres unités d'élevage ou en attendant de recouvrer leur indépendance.

La répartition de la richesse animale au sein de la population n'est pas statique mais évolue constamment en fonction des aléas de l'élevage, permettant ou non d'obtenir un bon pourcentage de femelles, et en fonction des compétences d'administration, de la demande de la société pour les produits de l'élevage et des vicissitudes des vols et des maladies.

La notion de propriété peut être elle-même très souple en ce qui a trait à l'organisation de la main-d'oeuvre et à la répartition du pouvoir sur le bétail. Les liens de propriété représentent un domaine où la culture pastorale présente souvent un contraste marqué avec la culture occidentale, qui est implicitement la culture professionnelle des planificateurs et des administrateurs africains. Les difficultés d'enregistrement de la richesse n'en sont qu'augmentées. La propriété du bétail n'est souvent pas établie clairement. C'est ainsi, par exemple, que la culture locale pourra établir une distinction en théorie ou en pratique entre les droits de vendre et d'aliéner le bétail, les droits de traire le bétail et d'abattre sa

progéniture et le droit de prendre des décisions concernant le soin et la conduite des troupeaux. Tout particulièrement entre grands-parents, parents et enfants, les droits peuvent être fractionnés de telle manière que la propriété du fils est comptabilisée dans la propriété du père qui, à son tour, fait partie de la propriété du grand-père. Chacun d'eux pourra dire que les mêmes animaux lui appartiennent. De la même manière l'expression « mon troupeau » peut s'appliquer aux troupeaux dont on a la garde ou aux troupeaux que l'on possède et que l'on a confiés à des amis ou à des parents.

Ces différentes notions relèvent davantage des difficultés de traduction et de communication que d'une confusion de la part des pasteurs. Toutefois, lorsqu'il est associé à des systèmes traditionnels de production paternalistes, un système de propriété fractionnée implique une certaine souplesse qui permet d'interchanger le bétail et la main-d'oeuvre entre différents troupeaux. Dans un tel système, les riches possèdent à la fois un cheptel important dont ils peuvent disposer à leur gré et de nombreux droits restreints de propriété sur un grand nombre de personnes à charge. Étant donné que ces personnes à charge travaillent pour leur compte, elles disposent donc d'une main-d'oeuvre bon marché en terme monétaire mais leurs obligations ont une portée plus large et plus diffuse que celles qui caractérisent les relations employeur-employés.

Cette souplesse relative à la composition des ménages et des unités d'élevage a pu constituer une source de sécurité sociale à l'époque où les pertes n'étaient pas encourues à l'échelle de la collectivité et lorsque l'on n'envisageait pas une pénurie totale d'aliments. Les bouleversements actuels qui résultent de la sécheresse, venant s'ajouter à une base de ressources qui rétrécit, ont pris toutefois une telle ampleur que l'on ne peut plus absorber un nombre aussi grand d'unités non viables. L'émigration de la main-d'oeuvre, qui constitue la solution actuelle, n'agit pas comme un mécanisme de retour à la normale mais influe précisément sur les catégories de main-d'oeuvre qui ont le plus désespérément besoin de garantir et de protéger le système contre d'autres catastrophes. Parallèlement, l'intégration de la production et de la société pastorale à une économie et à un système administratif national a tendance à figer les structures d'inégalité qui prévalent à l'heure actuelle en ce qui a trait au contrôle du capital, et à monopoliser les moyens de protection contre les catastrophes entre les mains d'une élite pastorale. Cette élite est étroitement associée à la bureaucratie et aux marchands locaux. Dans ce contexte, les relations de travail traditionnelles sont susceptibles de prendre un caractère plus féodal, la main-d'oeuvre fournie par la famille proche d'un riche propriétaire se consacrant à d'autres tâches non pastorales pour être remplacée par une main-d'oeuvre dont la parenté est plus éloignée. Il est possible qu'une cassure se produise au sein de la société pastorale et que l'on ait, d'une part, des dirigeants habitant dans les villes et contrôlant la distribution, l'utilisation et les soins du bétail et, d'autre part, les gens des campements s'efforçant d'assurer la survie de leur ménage mais nécessitant la protection de riches patrons pratiquant plus ou moins l'absentéisme. Au cours des années 1980, la tâche la plus importante des anthropologues en leur qualité de spécialistes des sciences sociales et de « pastorologues » consistera à surveiller cette évolution et à en étudier les effets sur les schémas d'utilisation des terres et de production.

discussion

Willby : Je suis surpris que l'on ne mentionne pas les effets de l'augmentation massive de la population sur la production de bétail. La ressource de base est la

terre et le fourrage qu'elle produit. A mesure que la surface des pâturages diminue (avec la création des parcs, les mises en culture, etc.) il est possible que les ressources nutritives tombent au-dessous du niveau optimal ou normal. La taille des troupeaux peut augmenter mais la production totale stagne et même baisse en raison de la faiblesse des taux de reproduction qui découlent de la malnutrition. Dans nombre de secteurs pastoraux, cette surpopulation est le principal facteur venant influencer la production de bétail, d'où l'accent qui est mis dans la plupart des projets de développement des pâturages sur l'augmentation de la capacité des herbages par l'intermédiaire de différentes interventions techniques.

Dahl : Je suis d'accord pour dire que nous devons considérer la terre comme la ressource de base du pastoralisme ; les pertes de terres menacent en fin de compte la viabilité pastorale et il est vraisemblable que ce sont elles qui doivent avant tout nous préoccuper à cette conférence. J'attire toutefois l'attention dans mon étude sur les risques de généralisation excessive lorsque l'on fait des hypothèses concernant la forte progression des cheptels. La question que pose Willby semble laisser entendre que la croissance de la population animale semble accompagner logiquement celle de la population humaine ce qui, bien entendu, est contestable. Les schémas d'utilisation des terres pastorales résultent de facteurs complexes et nous devons prendre bien soin de ne pas tirer de conclusions trop hâtives. S'il y a surexploitation des pâturages, ce que Meadows, par exemple, nous demande de remettre en doute, il est tout à fait probable qu'une grande accumulation de bétail entraînera une dégradation généralisée des pâturages. D'autre part, la présence d'un cheptel n'ayant pas une taille suffisante donnera lieu vraisemblablement à une surexploitation du même type, mais localisée, à certains endroits stratégiques situés près d'un point d'eau permanent. Cela s'explique par le fait que les gens doivent pouvoir assurer leur mobilité et ont besoin de s'alimenter. Lorsque cette mobilité est réduite du fait de la pénurie de main-d'oeuvre, il peut en résulter des effets pernicieux sur la végétation ainsi que sur la santé et la nutrition animales, même si la densité d'ensemble du bétail est faible.

Khogali : La situation de la région des collines de la mer Rouge est différente de celle qui caractérise beaucoup d'autres régions nomades. Les troupeaux ayant augmenté à un moment donné (et en raison aussi des fluctuations de la pluviométrie), la couverture végétale s'est détériorée. Cette région étant formée de collines, une érosion généralisée des sols en est résultée. Cette région n'a pas retrouvé sa couverture végétale depuis les années 1940 ; la quantité de bétail n'a pu être augmentée et, en fait, il est possible qu'elle ait continué à décliner.

Aronson : Voilà un échange de vues typique de ce qui se passe entre les anthropologues et les agents du développement. La question de la croissance de la population ou du rapport entre population et ressources est sacrée pour les deux camps. Si ce rapport ne diminue pas, les projets de développement perdent une grande partie de leur justification. Par contre, s'il diminue, les anthropologues ne peuvent plus espérer que les pasteurs vont tenir le coup encore longtemps. Si nous pouvions au moins nous entendre sur le fait que ces deux hypothèses profondes mais contradictoires ont besoin d'être rigoureusement vérifiées dans la pratique, nous aurons réussi quelque chose au cours de cette conférence.

van Drunen : Le fait que les nomades se tournent d'eux-mêmes vers d'autres moyens de subsistance faisant appel à l'éducation, à la migration de la main-d'oeuvre et à la conversion à l'agriculture, ne nous laisse-t-il pas entendre qu'ils comprennent d'eux-mêmes que la maximisation de la taille des troupeaux est dépassée? Lorsque certains disent que les troupeaux sont moins nombreux qu'auparavant, ils envisagent peut-être la question au niveau de chaque famille et

non au niveau du total? Les Merrymans (qui ont travaillé chez les Somali) ont constaté que grâce à leurs activités extérieures, les nomades réussissent à reconstituer leurs troupeaux plus rapidement après des catastrophes telles que guerre ou sécheresse; la taille moyenne des troupeaux par famille a augmenté en même temps que l'on enregistrait des départs du secteur nomade.